

Mariano Fazio, *Intellectuels dans la cité. Berdiaeff-Gilson-Mounier-Maritain*, Paris, Boleine, janvier 2020, 214 p.

Dans ce livre, Mariano Fazio présente quatre auteurs (Berdiaeff, Gilson, Mounier, Maritain) à travers autant d'ouvrages représentatifs de leur philosophie politique et sociale. Ayant introduit son sujet par une description du renouveau catholique en France du premier xx^e siècle et s'être attardé particulièrement sur la figure de Pierre van der Meer ; l'auteur commence par nous proposer un commentaire de l'ouvrage de Nicolas Berdiaeff, *Un nouveau Moyen-Âge* (1924). Après avoir fréquenté les milieux révolutionnaires russes et adopté une posture marxiste critique, il regarda avec une certaine bienveillance la Révolution d'octobre, tenta de faire vivre une voix spirituelle au sein de la Révolution, fut arrêté plusieurs fois et expulsé de Russie en 1922. Dans son *Nouveau Moyen Âge*, cet orthodoxe non conformiste qu'est Berdiaeff, dénonce avec vigueur le monde issu de la Renaissance. Si le premier humanisme était « antique et chrétien » (p. 57), l'humanisme des xix^e et xx^e siècles a accouché de deux monstres : l'individualisme libéral absolu et le collectivisme communiste absolu, « deux formes d'atomisation, de décomposition abstraite » (p. 58). L'humanisme est mort d'avoir coupé tout lien religieux : « l'homme sans Dieu cesse d'être homme : tel est le sens religieux de la dialectique interne de l'histoire moderne » (p. 60). Il faut bâtir un nouveau Moyen Âge, non une résurgence du premier, mais une civilisation « religieuse », une « théonomie libre » dans laquelle l'Évangile imprégnerait toute la vie : « Je ne veux pour rien au monde être libéré de Dieu, je veux être libre en Dieu et pour Dieu » (p. 68). On mesure l'influence que put avoir ce livre de Berdiaeff sur les principaux représentants du renouveau catholique français.

Le second ouvrage étudié est *Pour un Ordre catholique* (1934) d'Étienne Gilson. Dans ce livre, Gilson s'élève avec force contre la déchristianisation de la France et de l'Occident. L'État « laïciste et païen » mis en place en France à partir du xvi^e siècle n'était pas l'œuvre d'un vaste complot et « Gilson n'excusait pas la culpabilité des catholiques, pour leurs fautes et les « compromissions politiques, économiques et sociales dans lesquelles ils ont parfois imprudemment engagé ou engagent encore l'Église » » (p. 81). Pour l'auteur, l'ennemi idéologique est avant tout le laïcisme ou philosophie qui veut remplacer Dieu par l'omnipotent État laïc, et son contraire : le cléricalisme qui instrumente la religion à des fins temporelles. Ce sont les deux faces d'une même fausse monnaie. Les solutions à cette profonde crise ne sont à chercher ni dans le totalitarisme bolcheviste ni dans une dictature « chrétienne » de droite qui ne peut résoudre, aux yeux de Gilson, un problème en réalité religieux : « l'instauration d'un pouvoir politique qui protégerait le catholicisme ne garantirait pas dans l'absolu la christianisation de la société » (p. 86). Dans le nouvel ordre catholique que Gilson imagine, l'État, tout en étant non confessionnel ne serait pas neutre, les catholiques vivraient à plein leur foi et s'engageraient dans ce plan intermédiaire où le spirituel influence le temporel. Sur le modèle des premiers chrétiens, les catholiques devraient œuvrer à construire un habitat chrétien. L'Ordre social a besoin du christianisme pour

développer toutes ses facultés : « J'appelle "ordre social chrétien" ou "ordre social catholique", l'ensemble des organisations sociales indispensables à l'exercice de notre vie chrétienne, dans un État qui n'est pas chrétien. » (p. 96) Il faut donc développer en priorité l'éducation authentiquement catholique, dans un dialogue constant entre la hiérarchie épiscopale et le monde laïc, et en étroite collaboration avec les non-croyants. « Pour Gilson, la priorité des catholiques français des années trente n'est pas tant l'évangélisation de la société, que la création des conditions rendant possible une vie chrétienne au sein d'un État laïc, hostile à toute manifestation religieuse. » (p. 111)

Le troisième ouvrage présenté par Mariano Fazio fut écrit par Emmanuel Mounier et publié un an plus tard sous le titre de *Révolution personaliste et communautaire* (1935). Le fondateur d'*Esprit* développe une ligne révolutionnaire, opposée aux totalitarismes nazi et communiste, foncièrement anticapitaliste. Dans cet ouvrage, Mounier dénonce « la perversité intrinsèque de ce qu'il appelle "le désordre établi", identifié avec le régime libéral et capitaliste, et la nécessité de *refaire la Renaissance*, repenser la Modernité à travers une révolution qui mette la personne au centre. Celle-ci atteindra son complet développement au sein de la communauté, dite "personne de personnes" » (p. 122). Mounier favorise, comme Maritain, les moyens spirituels pour enclencher cette révolution, et en premier lieu les moyens de la non-violence gandhienne. Mais il n'exclut pas tout usage de la violence. La société capitaliste fondée sur « le règne de l'argent » est une société de l'individu glorifié mais finalement voué à une solitude intégrale. Mounier veut retrouver le sens de la personne : « La personne est le volume total de l'homme », écrit Mounier, « Elle est un équilibre en longueur, largeur et profondeur, une tension en chaque homme entre ses trois dimensions spirituelles : celle qui monte du bas et l'incarne dans une chair ; celle qui est dirigée vers le haut et l'élève à un universel ; celle qui est dirigée vers le large et la porte vers une communion. *Vocation, incarnation, communion, trois dimensions de la personne.* » (p. 125 et 126) Mounier veut fonder la société personaliste sur cinq piliers essentiels : « la liberté pour la coopération institutionnelle », « l'économie au service de l'homme », « la primauté du travail sur le capital », « la primauté du service social sur les bénéfices » et « la primauté de la personne ». Le chrétien a un rôle important, héroïque même, dans son témoignage qui le place aux antipodes de l'homme bourgeois, qui a perdu le sens de l'être, de l'amour, de la foi. « Sa valeur première est l'ordre » (p. 145). L'héritage bloyen et péguyste est ici manifeste. Cette révolution personaliste et communautaire doit commencer par une prise de conscience du désordre établi de la société capitaliste afin « d'établir des lignes de résistance pour s'en désolidariser » (p. 151).

L'ultime ouvrage présenté par l'auteur est *Humanisme intégral* de Maritain (1936). Nos lecteurs sont familiarisés avec les thèses importantes de ce célèbre livre. Après avoir présenté l'homme et son itinéraire intellectuel et spirituel (p. 157 à 160), Mariano Fazio reprend les thèses importantes d'*Humanisme intégral* : humanisme anthropocentrique contre humanisme de l'Incarnation, trois étapes de l'évolution du monde depuis la fin du Moyen Âge, mission temporelle du chrétien et nouveau « type » de sainteté, idéal historique concret d'une nouvelle chrétienté – profane, pluraliste,

personaliste et communautaire. L'auteur voit dans *Humanisme intégral* l'ouvrage le plus structuré, le plus prophétique des quatre livres présentés : « *Humanisme intégral* est une des pièces maîtresses de la "littérature de crise" des années trente, bien que, selon l'analyse de Campanini, à laquelle nous adhérons, la crise "apparaît presque comme un prétexte pour la construction d'un discours bien plus vaste et radical : c'est précisément cette capacité de projection qui distingue *Humanisme intégral* de la plus grande partie des œuvres de ces années, trop liées aux circonstances historiques" » (p. 187 et 188). Toute la subtilité de cette œuvre, sa grandeur architectonique, son côté visionnaire sont bien mis en valeur. Maritain n'est pas un penseur du passé mais un maître spirituel et intellectuel pour aujourd'hui et pour demain.

Mariano Fazio est parvenu à nous présenter de manière simple et profonde, les grandes intuitions de ces quatre penseurs, à travers quatre ouvrages. Ainsi, malgré leurs divergences d'approche et leurs nuances, pouvons-nous retrouver un socle de référence : « Ces mêmes principes – le caractère public de la foi, la cohérence entre la foi et la vie, la responsabilité des intellectuels chrétiens, la lutte pour la sainteté – ne sont-ils pas ceux qui pourraient orienter aujourd'hui les chrétiens dans la construction d'un monde plus humain, plus fidèle au projet initial de Dieu pour la cité des hommes ? » (p. 196).

Sylvain GUÉNA

Henri Peter, *La Rose Blanche. Des résistants chrétiens contre le nazisme*, Via Romana, 2024, 336 p. Annette Dumbach, Jud Newborn, Sophie Scholl et la Rose blanche. Un groupe d'étudiants devenus symbole de la résistance allemande contre le nazisme, Alisio Histoire, 2024, 338 p.

Deux ouvrages sur le mouvement de résistance de la Rose blanche publiés en l'espace de quelques mois : nous ne pouvons que nous en réjouir !

Le premier livre d'Henri Peter revient en profondeur sur le parcours intellectuel et spirituel de Hans et Sophie Scholl². Protestants de culture et d'éducation, Hans et Sophie furent marqués par des écrivains, philosophes et théologiens catholiques, comme saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Georges Bernanos, Léon Bloy, Paul Claudel, Romano Guardini, Jacques Maritain. Il est connu, que c'est par l'intermédiaire de l'écrivain catholique Theodor Haecker³ (1879-1945), de Carl Muth (1867-1944) l'éditeur de la revue historique et spirituelle *Hochland* interdite par les nazis et d'Otl Aicher (1922-1991) graphiste, ami des enfants Scholl, futur époux de la sœur

2. Cf. également, Sylvain Guéna, « Contre vents et marées : Hans et Sophie Scholl : un parcours spirituel », *Nova et Vetera* 4/2008, p. 435 à 446.

3. Cf. Hinrich Siefken, « Theodor Haecker et Jacques Maritain », *CJM* 31, décembre 1995, p. 23 à 40.